

ARTS VISUELS



Spout, un des objets à connotations sexuelles qu'expose Stephen Schofield.

PHOTO CHRISTIAN BONNARD

Des objets où explose la violence du désir

Stephen Schofield

Centre International d'Art Contemporain de Montréal (CIAC)
3576, avenue du Parc, (jusqu'au 1er novembre 1992)
et Galerie Christiane Chassay
372, rue Sainte-Catherine ouest
Salle 418, jusqu'au 5 septembre 1992

Marie-Michèle Cron

ON A ENVIE de les palper et de les soupeser, ces formes prises dans une fine résille de soie douce alourdies par le sable qui remplit les corps-tube, le bras replié sous l'aisselle, la

jambe immuablement tendue vers un point dans l'espace, la tête invisible dont l'absence que laisse suggérer un moignon de tissu accentue une sensation de malaise trouble : Stephen Schofield est de cette génération d'artistes qui a compris que le corps, soumis à des exigences sociales et culturelles fortes, renvoyé à des états-limites, peur, angoisse, désir, quête absolue d'identité, tente de reconstituer un « moi » morcellé et écartelé par des conflits internes et externes. C'est le monde de l'enfance exposé dans sa béatitude et dans sa violence lorsque les jeux interdits côtoient les parties de cache-cache. Les sculptures que l'artiste présente

au Centre International d'Art Contemporain (et à la galerie Christiane Chassay) après une escale remarquée à New York, sont totalement ambiguës et absolument bouleversantes.

Au CIAC, les figures lourdes et molles qui réfèrent à des vêtements d'enfant modifiés de la main de l'artiste, — le vêtement est un sujet majeur dans l'oeuvre de Naomi London, de Christian Boltanski, de Jana Sterbak — s'accrochent à une table, glissent d'un mur, prennent des attitudes ludiques tout en exhibant l'état d'abandon et de solitude morale auxquelles elles sont liées. Et nous n'y échappons pas. Les éléments de mo-

bilier qui leur servent à la fois de support et de présentoir, peints de tons neutres, réchappés des bureaux des services publics d'assistance sociale, insistent sur l'atmosphère glaciale qu'ils génèrent. De la classe bruyante où ces gamins anonymes font les pitres, nous tombons soudainement dans une salle de laboratoire, lumière glauque, pas feutrés, où se joue une indicible douleur devant ces corps tronqués qui rappellent vaguement des intestins, membres fluides interrompus dans leur course, mutilations multiples mues par des désordres psychologiques profonds. De cette inquiétante étrangeté pétrie d'humour noir jaillit par-

fois l'ombre de l'enfance radieuse où le corps devient lieu de découvertes, où la peau érotisée laisse miroiter tous ces plaisirs que le poids du monde adulte étouffe silencieusement.

Les connotations sexuelles que Stephen Schofield injectait dans ses gants en caoutchouc lors d'une exposition présentée en 1990 chez Christiane Chassay, affleurent les patrons de vêtements d'enfants, chemises soyeuses gonflées d'oxygène, posées à la verticale sur le sol de la galerie ou maintenues sur le mur par le boyau d'un viel aspirateur, cordon ombilical métamorphosé en dard meurtrier. Avec leurs cols et leurs

bordures de manches piqués de fines aiguilles multicolores, métaphores des délicats travaux féminins, elles délimitent une forme reconnaissable mais empesée, endolorie, anesthésiée, éphémère. Une poche se retourne sur elle-même et c'est un pénis ou un sein qui apparaît soudainement. À la fois, appareils de torture, masques à gaz et ballons de baudruche, nerveux et remplis de tensions, crus et durs, ces objets nous démontrent que l'enfance est un théâtre cruel et paradisiaque où les rôles, en s'inversant continuellement, font des bourreaux, les victimes d'une société consentante. Excellent.